

PER

P-747

CON



Philosophie

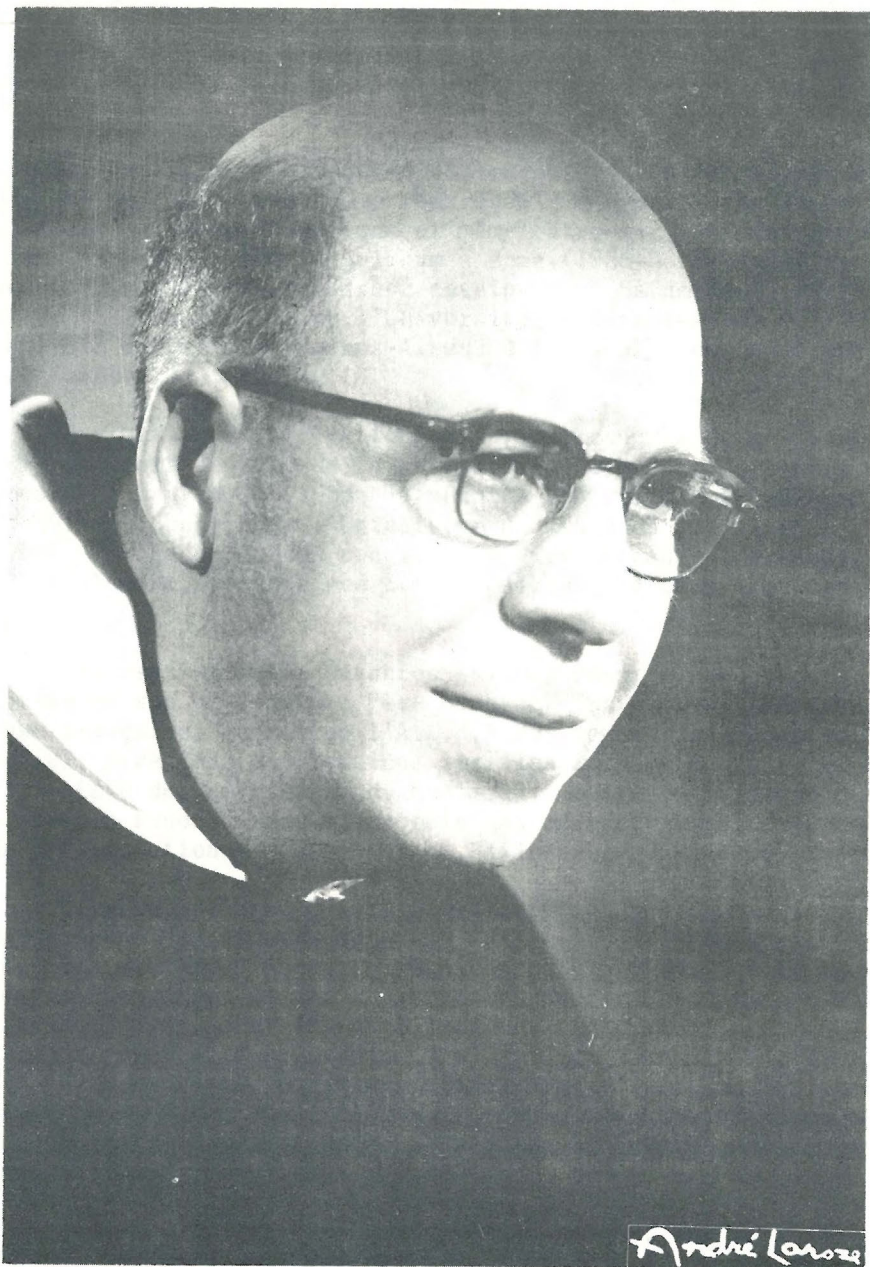
Revue des Etudiants de la Faculté de Philosophie
de l'Université de Montréal.

VOL. I n° 1

Décembre 1963

SOMMAIRE

SOMMAIRE	1
PHOTO DU DOYEN	2
BIOGRAPHIE DU PERE LACHANCE, O.P.	3
LETTRE DU DOYEN	5-6
HOMMAGES:	
M. L. Martinelli, P.S.S.	7-8
R. P. Benoît Lacroix, O.P.	9
M. J. Roy	10
LA CONNAISSANCE ET L'ETRE - Pierre Tousignant, B.Ph. I	11-12
LA PAROLE EST SON ROYAUME - Sr Marie-Aimé, S.N.J.M., B.Ph. I	13-16
VINGTIEME SIECLE: Incarnation d'un Mythe? - Jacques Brochu, B.Ph. I	17-18



T.R.P. Louis Lachance O.P.
Docteur agrégé en Philosophie 1929
Maître en Sacrée Théologie. 1943

Le 28 octobre 1963, s'éteignait, à l'âge de 64 ans et 10 mois, le T.R.P. Louis Lachance, O.P., doyen de la Faculté de Philosophie de l'Université de Montréal. Né à St-Joachim de Montmorency, le 18 février 1899, le père Lachance avait fait ses études classiques au Séminaire de Québec pour entrer chez les Dominicains en 1920.

Il fut Docteur agrégé en philosophie (1929) et Maître en Sacrée Théologie (1943). Le talent de cet homme remarquable a débordé les frontières de notre pays pour s'étendre à toute l'Amérique et même outre-mer. Il fut successivement: professeur titulaire au Collège Angelicum à Rome (1936-38); invité de l'Institut Francisco de Vitoria (1946); professeur enseignant à Salamanque, dans la chaire même de Francisco de Vitoria; invité de l'Université de Buenos-Aires en 1950; il enseigna enfin à la Faculté de Droit de Buenos-Aires, à la Faculté de Philosophie de La Plata et à celle de Cordova.

Son active participation aux divers congrès de philosophie en a fait un des principaux chefs de file de la philosophie au Québec. Il prit part au congrès "Pax Romana" à Madrid, en 1954; au congrès d'Amsterdam (1948); au congrès de Saskatoon (1959); au congrès de l'Université de Kingston (1960) et à celui de Montpellier en 1961. A chacun de ces congrès, le Père Lachance a présenté une communication. Il a également présenté une communication remarquable au congrès de Hamilton en 1962.

Diverses sociétés savantes lui ont réservé une place, reconnaissant ainsi son savoir et son mérite. Le Père Lachance fut membre fondateur de l'Académie canadienne-française; membre de l'A.C.F.A.S.; membre de l'Institut Francisco de Vitoria (Madrid); Directeur des Semaines sociales; membre de la Société des Ecrivains; membre de la Société de Philosophie de Montréal; membre de la Société canadienne de Philosophie; membre fondateur de l'Académie des Sciences Morales et Politiques (1962) et membre de l'Association des Sociétés de Philosophie de langue française (Paris).

Le Père Lachance a laissé derrière lui une oeuvre imposante. Pour ne citer que quelques-uns de ses ouvrages (il en a laissé dix d'importance), mentionnons: "Où vont vos vies?", Ottawa, Collège Dominicain 1934, 1 vol. in-8 (Premier prix de l'Action française) et "Le Droit et les droits de l'homme", Paris, Presses Universitaires de France, 1959 (Premier prix de la Province).

Il a en outre, écrit une soixantaine d'articles (62 exactement) dans diverses revues du Canada et de l'étranger, dont: Revue Dominicaine, Canada français, Etudes et Recherches, Action Nationale, Tradition et Progrès, Notre Temps et plusieurs autres.

En fait, la vie entière du Père Lachance, fut celle d'un homme passionné de Vérité, consacré à la philosophie. Ceux qui l'ont connu se rappelleront toujours sa grande bonté, sa douceur, son dévouement. Ils se souviendront également d'un homme juste, dynamique, entreprenant même. Nul, mieux que lui, n'a compris les étudiants et tenté d'apporter une solution à leurs problèmes. Grand homme, grand patriote, grand philosophe, sa mort tourne la première page de l'histoire de la philosophie au Québec.

Michel SIMARD, B.Ph. II.,
Directeur de "Philosophie".

Cette lettre fut envoyée à la Direction de "Philosophie" l'an dernier, à l'occasion de la "Semaine de la Philosophie". Un concours de circonstances empêcha alors sa publication mais nous sommes fiers, aujourd'hui, de livrer, aux élèves de la Faculté de Philosophie, le dernier message du Père Lachance. Puisse-t-il nous faire garder en mémoire l'HOMME que fut notre Doyen.

La Direction

M. Michel Simard,
Directeur de "Philosophie 62",
Faculté de Philosophie,
Université de Montréal.

Cher Directeur,

Il y a longtemps que j'aurais la conscience à la torture si j'étais scrupuleux. Effectivement, je ne le suis pas assez. Il y a quelques mois que j'aurais dû vous écrire et vous féliciter du travail que vous accomplissez au sein de la Faculté. Ce genre de travail n'est pas inspiré par une fantaisie, mais répond à une double nécessité.

Premièrement, dans notre siècle de publicité sous toutes ses formes, il est très important d'apprendre, alors que l'on est encore jeune, toutes les techniques et toutes les difficultés que comporte une publication du genre de la vôtre. Obtenir une contribution valable et qui vient à point, ne se fait pas sans de nombreuses et pénibles démarches. Au surplus, l'art de l'agencement et de la présentation ne s'apprend pas du jour au lendemain. Et sous ce rapport je dois vous féliciter très cordialement de la régularité de la parution de votre revue ainsi que de sa présentation de plus en plus parfaite.

Deuxièmement, dans une faculté comme la nôtre, une revue où les élèves cherchent à exprimer leurs réflexions et leurs optiques personnelles, est un instrument indispensable de perfectionnement. L'élève qui se contente d'absorber et d'assimiler devient presque fatalement obèse. Le moyen d'éviter les malaises que comporte l'obésité intellectuelle se rencontre dans un effort constant d'extériorisation. Les travaux personnels que font les élèves sous la direction de leurs professeurs les aident à acquérir les aptitudes qui permettent l'expression personnelle de la pensée; rien toutefois n'égale une revue où l'on traite de sujets conformes à ses goûts et à ses vues propres. La liberté qu'offrent aux élèves de la Faculté de philosophie les pages de votre revue contribue donc d'une façon excellente à l'intégrité de leur formation. J'espère qu'ils vous en savent gré. Pour ma part, mon admiration vous est acquise.

Il est un dernier aspect que je voudrais souligner. En ce jour d'ouverture de la Semaine de Philosophie, dont le thème général est la Philosophie au Québec, il n'est pas inopportun de rappeler que la philosophie exerce une sorte de despotisme sur le comportement des peuples.

A d'aucuns, cette assertion apparaîtra une lapalissade. Pourtant, tant de philosophes l'ont niée qu'il n'est pas futile de la rappeler. C'est ainsi, par exemple, que Auguste Comte, se proposant de transformer la société, se rendit compte de l'impossibilité d'une telle entreprise sans la création d'une philosophie nouvelle. Ayant fréquenté les oeuvres de Joseph de Mestre, il y apprit entre autres choses que si le christianisme avait réussi à métamorphoser l'Europe, c'était parce qu'il avait une doctrine, et que la doctrine finit toujours par se muer en structures et en institutions. Il réussit même à faire de l'infiltration dans l'esprit de Saint Simon, - dont il fut pendant quelques années le secrétaire particulier, - et à le convaincre de la force contraignante des représentations intellectuelles.

Celui-ci n'écrit-il pas en effet, "qu'il n'y a point de sociétés sans idées communes et que la morale est le lien nécessaire de la société". Il affirme encore que "tout régime social est une application d'un système philosophique et que par conséquent il est impossible d'instituer un régime nouveau sans avoir auparavant établi un nouveau système philosophique auquel il doit correspondre". Il déclare enfin que "dans tous les temps et chez tous les peuples, on trouve entre les institutions sociales et les idées une correspondance".

Lorsque j'étais jeune professeur, j'aimais lire l'ouvrage capital d'Alfred Fouillé intitulé "Les idées forces". Il va sans dire que je n'admettais pas aussi facilement que lui que des rapports nécessaires existaient entre les idées et les faits. Je suis toutefois demeuré éveillé à cette question des rapports qu'il y a entre la pensée et la vie. Un autre ouvrage qui a souvent retenu mon attention est celui de Max Lamberty intitulé "Le rôle social des idées". Je me souviens encore que ce n'est pas sans m'être foncièrement bouleversé que je lisais dans la "Trahison des Clercs" de Julien Benda que cette "trahison" a précisément consisté dans le fait que ceux-ci se sont longtemps détournés des valeurs universelles et spirituelles. Un autre texte qui m'a marqué est celui que publiait dans les "Nouvelles littéraires" le savant professeur du Collège de France, Paul Hazard. J'y lisais en particulier que "c'est bien d'une mêlée d'idées dynamiques et vivantes, s'affrontant et se corrigeant l'une par l'autre, qu'a dépendu la conduite des affaires des hommes. En définitive, ce sont les philosophies qui dirigent la vie".

Je pourrais multiplier les citations, mais j'en tire immédiatement la conclusion que le Québec ne fait exception et que la philosophie modifiera nécessairement son comportement. Aussi est-ce avec une vive chaleur que je vous félicite de commencer, dès votre séjour comme élève à la Faculté, de vous efforcer de répandre les idées d'une saine philosophie en vue d'apprendre à exercer plus tard une influence décisive sur notre milieu social.

Veillez agréer, cher Directeur, l'expression de mes bons sentiments.

Louis Lachance, O.P.
Doyen.

17 mars 1963.

HOMMAGE AU T.R.P. LOUIS LACHANCE, O.P.

L'arrivée du Père Lachance à la Faculté de philosophie nous l'entendions littéralement chaque matin, par ces "Bonjour, monsieur!", "Bonjour, mademoiselle!" qui fusaient tout au long du corridor jusqu'à l'entrée de son bureau de doyen... Et ces bonjours semés en cours de route n'avaient rien, rien absolument, du formalisme de la simple correction ou de la froide politesse: un bonjour du Père Lachance, c'était déjà une interrogation sympathique à l'endroit de la personne dont il connaissait l'histoire, les problèmes et les intérêts; la voix, le regard et le geste invitaient à reprendre un dialogue hier interrompu, dans l'espoir d'une parole encore secourable.

C'était bien là un trait du caractère du doyen de la Faculté de philosophie, cette ouverture généreuse à l'égard d'autrui: étudiants ou professeurs, visiteurs inconnus ou amis de longue date, qui frappaient à sa porte, étaient sûrs de recevoir le conseil ou la solution marqués d'une longue expérience de la vie, des hommes, et des choses de l'esprit, et surtout dictés par une immense bonté.

Le Père Lachance avait, en effet, la compréhension du coeur, au service d'une intelligence qui s'était affinée à travers les problèmes ardu de la théologie et de la philosophie pour lesquels il garda toute sa vie un intérêt passionné. Que de services il aura ainsi rendus à ceux qui venaient le consulter, grâce à une information et à une expérience étonnantes qui semblaient, au fur et à mesure de la conversation, se cristalliser en quelques principes lumineux capables de diriger l'action pratique ou d'orienter le travail le plus théorique. Connaissance des sources, sens des questions et des problèmes si diversifiés de la philosophie (dont il avait enseigné tous les "traités" au cours de sa longue carrière de professeur), sensibilité très vive à la chose sociale et politique (dont il avait fait le foyer préféré de ses intérêts spéculatifs), autant de qualités de l'esprit dont il vous faisait cadeau avec une somptueuse largesse et la plus admirable simplicité.

Car c'était là un autre trait de son caractère: le Père Lachance savait vous instruire et vous conseiller avec une bonhomie qui désarmait toute objection et vous inspirait confiance. On sentait un frôlement d'ailes, celles de l'intuition du coeur qui avait pénétré le fond du problème, celui que votre esprit lui apportait clairement, mais encore plus celui que lui cachait peut-être votre personne dont il savait deviner les attentes ou les déceptions. Car cet homme qui aimait passionnément le dialogue avait acquis des dons d'une fine psychologie au contact des hommes les plus divers qu'il fréquenta sa vie durant: ses frères en religion, ses étudiants de la faculté depuis 1943, ses professeurs, et tant de personnes dont l'intérêt commun pour la chose sociale ou les circonstances l'avaient rapproché. Si l'intelligence n'était pas toujours entièrement gagnée, le coeur de l'interlocuteur mettait en branle des raisons qui finissaient par emporter l'assentiment.

Ce trait dominant du caractère du Père Lachance: la bonté, il savait l'exprimer par une foule d'attentions, de prévenances, de délicatesses qui touchaient infiniment ceux, et ils sont nombreux, qui en ont été l'objet. Peu d'hommes étaient aussi sensibles aux bonheurs et aux succès d'autrui, comme à ses

malheurs ou à ses deuils: aussitôt, un mot, bien senti et, il faut le dire, bien écrit, partait à l'adresse de cette connaissance ou de cet ami.

Bien écrit, oui, car le Père Lachance avait le plus grand respect de la langue française. Il faut l'avoir vu consulter les dictionnaires du secrétariat, les grammaires à sa disposition; entendu discuter de la propriété de telle ou telle formule avec ses collègues! Le bon français était pour lui non pas tant une parure de l'esprit que l'âme même de son expression. Car à la correction s'ajoutait le souci de la mesure, du nombre, de la convenance du langage. Et, ici encore, le Père Lachance, tout bonnement, consultait ses collègues!

Ses collègues il aimait les consulter de plus en plus, semble-t-il, au cours de cette dernière année académique qu'il passait parmi nous. Sa joie était grande de constater l'essor que prenait la faculté depuis les trois années de son décanat. Tout en formant et discutant des projets pour l'avenir immédiat, le Père Lachance ne faisait, toutefois, aucun mystère de sa retraite prochaine. Mais en dépit d'une santé défaillante il avait le cœur et la fierté d'être sur la brèche, présent à ses obligations du décanat, jusqu'à la fin. Et il le fut, en effet, car la voiture qui le conduisait à l'université, ce matin du 24 octobre, dut rebrousser chemin, à la porte même de la faculté, et le ramener au couvent, un homme déjà terrassé... Et, à l'hôpital où je le visitais le 26 octobre, lui apportant la sympathie et les prières de la Faculté de philosophie, ce fut d'abord un sourire reconnaissant et affectueux, puis des paupières qui se plissent vivement pour endiguer les larmes... Le 28 octobre le T.R.P. Louis Lachance nous quittait: il avait pendant plus de trente ans prodigué aux autres les fruits de sa contemplation, il a été reçu dans le dialogue éternel de Dieu!

Lucien Martinelli, p.s.s.
secrétaire de la Faculté de Philosophie.

18-11-63

LE PERE LACHANCE ET LES ETUDIANTS DE PHILOSOPHIE

SOYONS FRANC; Le Père aimait les étudiants... jusqu'à les vouloir parfaits. C'est tout dire! - Il les aimait, chacun, chacune. Même ceux à qui il ne pouvait forcément accorder toute son attention, n'étaient pas oubliés. Que de services rendus! Que d'encouragements prodigués! On ne saura jamais tout. Qu'il ait malgré lui été parfois trop prodigue, trop crédule, que les préceptes de la miséricorde aient cédé devant les devoirs de la justice, cela tenait à la nature même de son cœur généreux. Sa bonté n'avait pas de borne, si bien que dans les milieux intimes on l'appelait en souriant Louis le Débonnaire. D'autre part, quels tourments et nous n'exagérons pas, quand il fallait prendre une décision douloureuse, annoncer une reprise, un échec, "faire de la peine", heurter! Alors on le surprenait à consulter celui-ci, celui-là vouant à tout prix retarder l'échéance, éviter la décision fatale.

Le Père a enseigné la philosophie durant 40 ans. S'il en a vu passer des générations! Il les aura aimées toutes, et les dernières encore davantage. Trois jours avant sa mort, à l'université, il recevait deux étudiants et on le voyait dans les couloirs retenir celui-ci, cella-là, s'informer, saluer, causer jusqu'à oublier l'heure exacte du cours.

Il aimait les étudiants, mais il lui arrivait parfois de craindre. Pourquoi? Lui nous apporterait immédiatement la distinction qui éclaire la question. Il aimait l'étudiant, l'homme, l'individu, le futur philosophe, l'ami de la culture, mais il craignait les idées qu'on énonce en arrière, les revendications trop tapageuses, les groupements concertés, les réformateurs anonymes. Alors sa tolérance, sa bonté prenait un air défensif qui allait mal avec son cœur. Il ne pouvait pas accepter que l'étudiant devienne maître avant d'étudier; il redoutait l'antithomisme, surtout celui du rhétoricien qui n'a jamais lu trois lignes du De Veritate, et qui est contre. Par ailleurs, toute initiative positive l'intéressait et il fut même un des premiers doyens de faculté à créer un comité conjoint "Etudiants-professeurs"; il fut jusqu'à la fin intéressé à tous les mouvements d'étudiants, quels qu'ils soient. Les étudiants de l'Institut d'Etudes médiévales lui doivent en particulier d'avoir toujours été convaincu de l'importance de l'appui des professeurs invités tels MM. Marrou, Vignaux, Klibansky, etc.

Bref, les étudiants de philosophie viennent de perdre non seulement un doyen, mais aussi un ami qui les aura aimés jusqu'à la fin.

Benoît Lacroix, O.P.

Il faudrait écrire toute l'histoire des deux dernières années à la faculté pour bien voir ce que représentait pour les étudiants actuels l'ancien doyen Lachance.

Très simplement, je signalerai avec quelle disponibilité, quelle bonté, il était toujours là prêt à nous entendre que ce soit pour une demande de philosophie, un comité-conjoint, une bibliothèque départementale, la venue d'un conférencier etc...

D'autres mieux qualifiés nous disent son action sociale, la valeur de son travail philosophique, mais nous les étudiants, tout en saluant le philosophe et le nationaliste qu'il a été, nous nous contenterons de rappeler le collaborateur qu'il fut dans nos initiatives mêmes les plus audacieuses.

C'est l'homme que nous gardons en notre souvenir, l'homme bon, dévoué, celui qui était disponible. Merci Père Lachance.

Jean Roy.

LA CONNAISSANCE ET L'ETRE

Comment l'ennui, phénomène affectif si fréquent, et si profond, peut-il s'infiltrer dans l'opération de la connaissance? Car c'est bien de cela qu'il s'agit: tel objet peut être perçu avec une indifférence totale, voire avec irritation si on nous force à maintenir notre attention sur lui. Pourtant, n'est-il pas composant du monde qui nous entoure, n'est-il pas, fondamentalement, de l'être? Et l'homme, ne se caractérise-t-il pas par son ouverture à l'être, de sorte que, a priori, rien de l'être ne saurait lui paraître étranger?

Mais ce qui rend possible le fait que cet objet se présente à nous comme absolument autre, ne serait-ce que la connaissance que nous en prenons ne nous révèle pas sa signification? Il n'a pas de sens, c'est-à-dire qu'il est coupé de son contexte, de sa relation avec les autres objets et avec le sujet connaissant. Car la richesse de cet existant particulier, ce n'est pas dans son infériorité, dans son individualité propre que nous la percevons, mais plutôt dans son rapport spatial et temporel avec ce qui lui est extérieur. De soi, il est indifférent; c'est uniquement sa relation, son "comment" et son "pourquoi" qui le rend signifiant.

Relation, d'ailleurs, qui ne se limite pas aux autres existants, mais qui s'étend au sujet qui la perçoit. Pour lui, la connaissance est une démystification, la justification de son refus à reconnaître la pure gratuité de la chose d'abord reçue comme telle. L'objet signifiant est une conquête; l'homme se l'est approprié, il l'a apprivoisé, il l'a réduit à sa mesure d'homme. Dorénavant, l'objet connu représente la raison et la garantie de la réussite de l'action de l'homme sur lui.

C'est donc en termes de situation de l'homme dans le monde et de justification de son action sur lui que doit se formuler la problématique de la connaissance. Elle n'est pas une aspiration parmi d'autres, mais plutôt l'instrument de réalisation de la seule aspiration authentique du sujet: la plénitude, le bonheur. Le problème de l'homme est essentiellement un problème moral, la recherche pénible d'un mode d'existence qui concrétisera son rêve, qui lui fera trouver la beauté et la bonté des choses.

Dans cette perspective, la question métaphysique prend un caractère tout à fait original et singulier. L'être sur lequel elle porte est une totalité, la globalité des existences. Mais pour que ce regard transcendant soit possible, il faut nécessairement qu'il y ait réduction des objets hétérogènes à un dénominateur commun, un facteur d'homogénéité qui permet le langage métaphysique. Cet aspect unifiant des objets, ce ne peut être autre chose que la pure facticité, l'existence.

L'existence, pour nous, est un premier connu. Elle n'a pas de situation par rapport au sujet qui la perçoit, puisque ce sujet est lui-même compris en elle, il l'a subit, ou plutôt, il se subit comme existant. L'homme doit nécessairement envisager l'existence comme un postulat, un pré-logique, une gratuité qu'il refusait de reconnaître aux objets. Elle représente, pour lui, le point de départ et la limite de sa connaissance.

Elle ne peut non plus se comprendre comme relation à quelque chose d'autre. Dans cette vue première et réduite du monde, l'argument parménidien tient toujours. L'être est; ou plutôt, il faudrait dire "il est", le pronom "il" n'étant rien d'autre qu'une nécessité linguistique. Et distinguez, comme les scolastiques, un sujet et un état particulier de ce sujet dans l'affirmation de l'être, c'est transposer la nécessité linguistique à la nécessité ontologique.

Peut-être sommes-nous amenés à reconnaître que la morale première, qui s'identifie à la situation fondamentale de l'homme dans l'être, est une impossibilité de fait. On n'apprivoise pas l'être comme on apprivoise un objet; par delà l'ennui du quotidien, il existe un ennui existentiel découlant nécessairement de la facticité de l'être. La morale, voulant faire coïncider l'action et le rêve, se construit sur le sable; et la seule possibilité de cette affirmation suffit pleinement à la justifier.

Pierre Tousignant
Philo I.

LA PAROLE EST SON ROYAUME

Les philosophes habitués à observer le cours des astres... ont sans doute remarqué, le soir du 8 octobre 1963, dans le ciel canadien de la philosophie, une brillante étoile française.

C'est avec fierté que la faculté de philosophie de l'Université de Montréal accueillait M. Paul Ricoeur, réputé professeur à la Sorbonne et auteur d'oeuvres philosophiques remarquables (1).

Paul Ricoeur s'est présenté devant son auditoire, sans autre prétention qu'un sincère désir de faire communier ses auditeurs à sa propre vie intellectuelle par la communication de sa parole.

Ce n'était pas là mince entreprise avec un auditoire de qualité aussi variée. Cependant, dès le début de l'exposé, tous, depuis les éminents docteurs de toutes sciences jusqu'aux humbles étudiants et aux audacieux profanes en passant par les réputés professeurs, s'unirent à la réflexion proposée, guidés par la parole du maître de l'heure. Réflexion réelle manifestée par la densité d'attention d'autant plus remarquable que les conditions matérielles ne favorisaient guère le confort. Qu'on se rappelle la variété des sièges: chaises pliantes, marches, allèges de fenêtres, plancher... et malgré cette variété, l'insuffisance d'espace maintint une partie des auditeurs dans les corridors... Le pittoresque de cette scène prouve - une fois de plus! - que les philosophes savent volontiers faire abstraction des contingences matérielles pour suivre une pensée féconde et s'attacher à une parole révé-
lante.

A tous les esprits aux écoutes, se présenta une pensée active et pénétrante, une pensée qui perce l'opacité des choses par sa lumière, une pensée qui dévoile l'humain dans les situations de l'homme lancé à sa propre conquête dans le monde vertigineux des techniques. La rencontre d'une telle pensée est d'autant plus précieuse que souvent, à une époque de l'histoire où le langage trouve à son service d'abondants et d'habiles subterfuges, les mots ne véhiculent plus que des réflexions anémiques, des produits de considérations précipitées, sans dépôt...

D'où vient la qualité, la fécondité de cette pensée? De sa présence à elle-même, de son ouverture au monde et à la science, de sa confiance en la puissance du langage, de sa sympathie aux dires de l'homme, de sa disponibilité au service de la Vérité.

Ces quelques aspects de la pensée et de la personnalité de Paul Ricoeur ont pu être vérifiés tout au long de l'exposé où, en maître, il conduisit son auditoire par la voie austère d'une expression originale, lourde de sens impliqués, à la découverte de quelques aspects philosophiques de la psychanalyse.

Quel angle de la psychanalyse la réflexion philosophique a-t-elle éclairé? Celui de la signification et de la vie du langage proprement psychanalytique, exprimé par le thème: psychanalyse, sémantique du désir. Ainsi est apparu que "la Parole est le royaume de Paul Ricoeur", royaume où il passe d'un langage parlant à un langage révélant, royaume où le discours psychanalytique tout en étant

distingué de tous les autres dires de l'homme, est aussi éclairé à une lumière nouvelle.

Pour arriver à cela, voici comment M. Ricoeur a élaboré son sujet. Il a d'abord présenté la psychanalyse comme une technique de l'interprétation, ce qui exigeait l'élucidation de la notion d'interprétation et l'examen de l'usage de ce concept dans l'oeuvre écrite de Freud. Puis, après avoir situé le style psychanalytique dans l'ensemble des méthodes herméneutiques, il en a montré la légitimité et la limite, reculant ainsi l'horizon des sciences de l'homme.

A l'intention de ceux et celles qui n'ont pu assister à la conférence voici un résumé qui ne prétend pas remplacer le contact personnel unique mais qui se voudrait simplement fidèle à la communication reçue.

"La psychanalyse est technique d'interprétation et non science qui décrit les faits et analyse inductivement. Cela implique que les symptômes étudiés en psychanalyse posent des problèmes non de cause mais de signification. Il y a interprétation si l'analyse renvoie le symptôme vers des valeurs pulsionnelles relatives à la sphère de la sexualité, le désir étant source de dynamisme dans l'homme. Le plan du désir constitue donc le champ de l'herméneutique qui élabore la sémantique du désir, retrouve la valeur significative des expressions du désir dans le comportement humain.

Que requiert une telle sémantique du désir? Une cohérente herméneutique qui sache rattacher telle signification à telle autre, car, interpréter c'est substituer à un texte inintelligible un texte intelligible. Si l'on transpose en psychanalyse, bien interpréter amène à découvrir un jeu de forces à travers un jeu de significations, à déceler par le langage de la communication l'investissement du capital affectif d'un individu. L'interprétation combine donc l'explication linguistique avec le langage énergétique.

Il s'agit ensuite de retracer ces deux lignes: linguistique et énergétique dans l'interprétation des rêves et dans les écrits métapsychologiques.

Dans l'interprétation des rêves, Freud pose comme point de départ que le rêve a un sens: il manifeste le désir du rêveur. Comment l'analyste découvrira-t-il le sens du rêve puisqu'il se trouve en face d'un psychique qui n'est pas conscient? Par un travail analogue à celui de la traduction. A travers les signes, il verra les forces pulsionnelles signifiées. Pour arriver à ce résultat, l'analyste devra déjouer l'astuce d'organisation du Surmoi qui censure le rêve et transforme son contenu primitif. Ce qui donne lieu à plusieurs phénomènes. Ainsi, le phénomène de torsion est l'opération par laquelle le Surmoi tord le sens du désir de façon à en rendre le sens méconnaissable et donc acceptable à la conscience. D'autres phénomènes tels celui de la condensation et du déplacement, transforment aussi le contenu primitif du rêve soit en condensant sur un même personnage les relations affectives qui dans la vie réelle portent sur deux personnes par exemple, soit en déplaçant sur un animal ou sur une chose l'amour ou la haine porté à une personne et cela avec une logique très arbitraire. Ces deux concepts de déplacement et de condensation des rêves présentent une ambiguïté analogue aux procédés de rhétorique qui leur correspondent dans le domaine linguistique: métaphore et métonymie. Ambiguïté signifie ici surdétermination. En somme, à travers des relations de sens, l'analyste

vises des relations de forces, il veut parler des forces opposées à la sphère culturelle i.e. des désirs de l'homme.

Freud a pointé juste quand il a porté son attention sur une force humaine essentiellement liée au langage: la sexualité. -Ici, M. Ricoeur a projeté sur une notion souvent méconnue, une lumière nouvelle, la lumière puisée dans ses réflexions sur la parole de l'homme-. La sexualité est essentiellement liée au langage car elle a pour objet le désir du désir de l'autre. Elle est désir de relation jamais satisfait, toujours à recommencer. Ce désir demande à être dit. D'où il suit que la sexualité a besoin de l'interprétation car elle est à la jonction du langage et du désir, elle comporte à la fois un aspect linguistique et un aspect énergétique.

Comment retrouver ces deux lignes dans les écrits métapsychologiques? Dans cette partie de ses écrits, Freud élabore des concepts fondamentaux, théoriques: instinct, libido... qui constituent le champ dans lequel se dégage l'analyse. Toutefois, il donne le primat à l'énergétique quand il pose comme condition préalable à l'analyse: contester la conscience comme repère de conscience afin d'aboutir à un concept économique de l'inconscient. Ainsi, pour maintenir le bilan énergétique, les désirs transfèrent les coûts (refoulements) et les épargnes (satisfactions). Cet espèce de marché d'échanges se situe dans une topographie spéciale: les localités psychiques (conscient, préconscient, inconscient...) Grâce à cette topographie des opérations humaines, on peut rendre compte des échanges énergétiques quand il y a substitution. Cette notion de localités psychiques comme lieux où se meuvent des représentations, des idées, permet à Freud de faire comprendre que le but de son analyse est thérapeutique.

Par l'analyse ainsi conçue, il veut élargir le champ de conscience et restituer au MOI la partie enlevée de son empire. Dans un premier mouvement, l'analyse élimine le champ de conscience pour aller dans l'inconscient et dans un second mouvement, elle réintroduit l'inconscient dans le domaine de la conscience. D'où il suit que conscient et inconscient sont homogènes car si l'inconscient était une force étrangère au langage, la thérapeutique n'aurait pas de sens. Ce sont des langages brisés à reconstruire. En somme, l'analyse conteste le sujet pour mieux le fonder puisque "Là où il y avait CA, il y avait JE". (Ca est la localité psychique de l'inconscient, et JE, le conscient). Le problème est donc celui de devenir conscient.

La dernière partie présente une réflexion critique sur les règles de l'interprétation qui fit voir la légitimité et les limites du style particulier de la psychanalyse.

La tâche principale de l'herméneutique (i.e. l'exégèse des symboles) consiste à justifier l'emploi d'un langage équivoque, celui des symboles, opposé au langage univoque de la logique. Tandis que les signes renvoient aux choses, les symboles sont des signes qui renvoient à d'autres signes. Dans ce dernier cas, c'est le règne des masques, du double sens, où montrer c'est cacher et cacher c'est montrer. Le langage des symboles n'est pas univoque i.e. ayant un seul sens, celui que l'on y a mis, mais un langage équivoque si riche de sens qu'on ne l'a jamais épuisé car le symbole donne à penser. Qu'on songe aux allégories de Platon, de s. Paul, d'Origène, aux quatre sens de l'écriture dans la doctrine médiévale: chaque époque a pu arracher un sens à ces signes qui demeurent pourtant inépuisables. Il

y a donc problème d'herméneutique car l'ambiguïté ne provient pas d'un défaut de signification mais d'une surdétermination de sens.

La justification de la psychanalyse ne lui pose pas de frontière extérieure, son objet reste un champ d'investigation ouvert aux audacieux. Sa limite réside dans le discours de l'analyse qui est sémantique du désir. Soit par exemple, l'interprétation particulière de la Joconde par Freud. Il conclut: Vinci a créé le sourire de la Joconde, donc une oeuvre de culture humaine, pour surmonter la perte (mythique) de la tendresse maternelle. Quand on apprend le sens apporté par Freud à cette oeuvre d'art, il ne faut pas conclure: c'est donc ça "la" signification. Non, c'est seulement "une" signification qui ne prétend pas épuiser l'explication mais la relancer. Car l'explication psychanalytique nous renvoie du fond instinctuel à toute signification symbolique pour laquelle l'affectif est une base, une source inépuisable. Explication analogue pour le mythe du père dans le domaine de la religion.

Le point de vue de la psychanalyse parce qu'il est limité demande à être complété. Ainsi le style herméneutique de Freud qui renvoie en arrière, vers l'archaïque appelle celui de Hegel, système inverse, qui mène vers l'avant, par la téléologie de l'Esprit. Freud et Hegel s'appellent pour que l'homme cesse d'être dans la préhistoire de ses instincts et entre dans la phase de son histoire."

A chacun de poursuivre la réflexion simplement amorcée par cette conférence et de l'approfondir par la "parole écrite" du même maître.

Sr Marie-Aimé, S.N.J.M.
B Ph. I

(1) OEUVRES DE PAUL RICOEUR

Gabriel Marcel et Karl Jaspers. Edit. du Seuil, 1948.

Husserl: Idées directrices pour une phénoménologie pure.
Introduction, traduction et commentaires. Edit. Gallimard, 1950.

Philosophie de la volonté: I - Le volontaire et l'involontaire. Aubier
1950.

II - Finitude et culpabilité. Aubier 1960. (en
deux tomes)

1. L'homme faillible

2. La symbolique du mal

Histoire et Vérité. Edit. du Seuil 1955.

Des ouvrages en collaboration.

De nombreux articles dans plusieurs revues notamment dans la revue Esprit.

Vingtième Siècle: Incarnation d'un Mythe?

"Mais c'est de l'homme qu'il s'agit, et de l'homme lui-même quand donc sera-t-il question? Quelqu'un au monde élèvera-t-il la voix? Car c'est de l'homme qu'il s'agit, dans sa présence humaine..."

Saint-John Perse, "Vents"

La structure de l'histoire découle de la structure de l'homme. Cependant, l'histoire ne peut être révélatrice qu'à la condition de bien distinguer en elle deux niveaux. Un premier niveau, pragmatique, nous la montre comme une succession de faits se déroulant selon un ordre chronologique et linéaire. Un second niveau, paradigmatique, nous montre, entre les faits bruts de l'histoire, les articulations motrices de ces faits. Ainsi, la compréhension de l'histoire n'est rendue possible que par une pénétration réflexive sur ce second niveau.

Dans cette optique, l'histoire n'a pu s'inscrire dans le temps, et on peut le remarquer aisément, que par l'apparition d'opérateurs. Que faut-il entendre par là? Les opérateurs historiques sont des facteurs d'émergence qui ont rendu possible l'éclosion d'expériences nouvelles, grâce auxquelles l'esprit humain a pu se développer et s'élever. A titre d'exemple: le langage auquel est associé l'écriture; l'Eglise, opérateur par excellence de l'occident qu'elle a relancé à partir des ruines du paganisme romain, et enfin la technique dans le sens le plus moderne du mot.

Attardons-nous maintenant sur une notion qui depuis toujours hante l'esprit l'esprit humain, à savoir l'ESPACE. Cette notion fondamentale et vitale s'est inscrite d'abord dans l'histoire sous une forme sacrée. En effet, chez les primitifs, l'espace sacré fut le symbole de l'être total, le symbole de l'unité du réel. Ce désir de concentrer dans un lieu restreint l'immense unité du monde, fut le premier pas réel vers une représentation, bien inadéquate d'ailleurs, d'une aspiration profonde de l'homme. Successivement, l'arbre, la grotte, le temple, le sanctuaire, la ville et le ciel lui-même furent des espaces sacrés des lieux inviolables et tabous. Mais avec la venue du christianisme, le profane et le sacré ne tablant pas sur les mêmes valeurs furent disjoints.

Du même coup, la notion d'"espace" fut modifiée de sorte qu'en lui, maintenant, l'homme y verra une limite de la condition humaine. De la concentration anémiste, une expansion s'ensuit. A travers les siècles, sa domination sur la nature devenant de plus en plus adéquate, son aspiration sera comme toujours polarisée vers ce qui est plus grand. Car l'homme veut tout ramener instinctivement à son échelle ou sous son pouvoir.

Soulignons ici que toute aspiration humaine comporte un double aspect: rationnel et irrationnel. La raison n'est-elle pas une dialectique incarnée? A l'aspect rationnel ou apollonien, pour parler comme les psychanalistes, correspond un équilibre intellectuel où la raison et le corps ne sont pas en conflit.

L'aspect irrationnel, dyonisiaque, révèle une tension, une démesure entre la raison et le corps; dans ce cas, les tendances inférieures, instinctives, font obstruction à la raison en l'empêchant de coordonner les impulsions.

Ainsi l'espace fut au début, pour l'homme, un donné qu'il pouvait accommoder rationnellement en lui conférant un privilège sacré. Mais avec sa démystification l'espace devient un donné incomparable pour son esprit, un donné qu'il ne peut plus contrôler. Insensiblement, le dyonisiaque prend le pas sur l'appolonien. La technique confirmera ce point de vue.

Plus que jamais, peut-être, l'homme n'a senti avec plus d'impétuosité gronder au fond de lui-même ses aspirations. Il sait que la technique peut beaucoup, qu'elle peut même envahir l'espace, hors de sa portée d'autrefois. Une nouvelle "totalité profane" s'offre à lui. L'espace devient ce qui est à étudier, cerner, et dominer; un lieu où son empreinte sera visible. Or le XXe siècle, entre autres choses, semble être l'incarnation d'un mythe: celui du prométhée-technique. La démesure ne peut naître qu'avec la grandeur des moyens.

Mais cette "sensation d'univers" que l'homme espère combler en envahissant l'espace peut bien s'avérer futile; car, à mon sens, aucune projection humaine ne peut prospérer si elle n'est pas soutenue par une idée-mère, transcendante. L'humanité actuelle n'est pas prête pour un domaine spatial.

Qu'on le veuille ou non, ce grand rêve de totalité ne peut se réaliser dans un avenir rapproché. Pourquoi? Parce que seule l'Eglise peut assurer les fondements d'un tel projet. Or il est évident que l'Eglise n'a pas terminé son rôle d'opérateur historique puisqu'elle n'a pas encore fait sienne la totalité humaine. L'homme n'aura prouvé qu'il est homme que lorsque sa propre unité sera accomplie. Certes, il y tend, mais plusieurs de ses tentatives sont, ont été et seront toujours inadéquates si la visée de l'unité ne se fait que par une approche métarialiste ou mécaniciste.

Pensons donc le monde avec le Christe avant de penser à un univers conçu sans le Christ.

Jacques Brochu, B PH. I